

McKenzie D. F., *La bibliographie et la sociologie des textes.*

Monsieur Bernard Lahire

Citer ce document / Cite this document :

Lahire Bernard. McKenzie D. F., *La bibliographie et la sociologie des textes.* In: Revue française de sociologie, 1993, 34-1. Sur la scolarisation. pp. 138-140;

http://www.persee.fr/doc/rfsoc_0035-2969_1993_num_34_1_4227

Document généré le 03/05/2016

McKenzie (D. F.). – La bibliographie et la sociologie des textes, préface de Roger Chartier.

Paris, Editions du Cercle de la Librairie, 1991, 119 p., 95 FF. Ed. or. *Bibliography and the sociology of texts*, London, The British Library, 1986.

D. F. McKenzie est professeur de bibliographie et de critique textuelle à l'Université d'Oxford (Pembroke College). Sa discipline principale est la science des livres et de leurs éditions, elle s'attache à l'étude des signes qui constituent les textes et leurs supports matériels. Cette science, plus largement développée dans les pays anglo-saxons qu'en France, est souvent perçue comme une discipline seconde, annexe, aux prétentions limitées. Toutefois, McKenzie, qui ne manque pas de l'érudition caractéristique du bibliographe, veut lui donner une définition scientifique plus large, plus ambitieuse. C'est tout le sens de ce petit ouvrage composé de trois conférences données en 1985 à la British Library.

McKenzie entend, d'une part, considérer que son objet embrasse l'ensemble des processus de production, de transmission et de réception des textes (et non, comme la bibliographie traditionnelle, le réduire au fonctionnement interne du système des signes organisant la matérialité des livres) et, d'autre part, élargir le concept de « texte » pour prendre en compte des documents qui ne sont pas des manuscrits ou des imprimés (productions orales, informatisées, images, cartes, partitions musicales, film, territoire, etc.).

Dans sa première proposition, McKenzie s'éloigne largement des conceptions du texte de la critique structuraliste, de la nouvelle critique (*new criticism*) et de la bibliographie traditionnelle. Dans ces différentes approches, l'objet d'analyse est réduit à la structure verbale et/ou matérielle du texte, ce dernier est interrogé sans son auteur et en dehors de tout le réseau so-

cial à travers lequel il a été transmis, reçu et interprété. Aussi différents soient-ils, ces courants partagent l'idée que la signification du texte réside dans le texte lui-même.

C'est ce que conteste McKenzie, dont le travail est résolument sociologique et historique dans le sens où il entend replacer les textes dans les conditions de leur production, de leur transmission et de leur réception, au lieu de les décontextualiser et d'en faire l'analyse interne et formelle. Comme l'indique Roger Chartier dans sa préface, « la bibliographie ainsi redéfinie devient une discipline centrale, essentielle pour reconstituer comment une communauté donne forme et sens à ses expériences les plus fondamentales à partir du déchiffrement des textes multiples qu'elle reçoit, produit et s'approprie » (p. 9). Partant d'un savoir technique, qui consiste à faire la description et l'interprétation des différentes formes matérielles des imprimés en vue de leur édition, McKenzie esquisse là une véritable sociologie historique des pratiques symboliques, armée des outils techniques les plus fins.

En tant que bibliographe, McKenzie étudie le texte écrit dans sa matérialité au lieu de le considérer comme une combinaison abstraite de signes : le format, la typographie, la disposition des paragraphes, etc., autant de « détails » qui entrent en jeu dans le processus de production du sens d'un texte. Le texte écrit n'a pas, pour lui, une définition exclusivement sémantique : « Il s'agit aussi d'accepter l'idée selon laquelle la tâche du bibliographe est de montrer que les formes ont un effet sur le sens » (p. 30) (1).

Et c'est ce qu'il fait lorsque, avec une précision d'orfèvre, il s'attache à

(1) Ses travaux permettent de passer d'un slogan, « The medium is the message » (Marshall McLuhan), à des propositions nuancées et des méthodes concrètes de travail.

montrer (pp. 38-51) à travers l'exemple de quatre vers de l'auteur dramatique anglais William Congreve, datant de 1700 et placés en épigraphe d'un essai de critique textuelle de 1946 (2), comment « en certains cas les informations qui peuvent être tirées de la lecture des signes typographiques sont aussi précieuses que celles données par les mots eux-mêmes » (p. 38). En plaçant en exergue une citation de Congreve sous une forme nouvelle (« oubli » de virgules, transformation de majuscules en minuscules, modification d'un mot), les auteurs changent profondément le sens du texte et rendent ainsi possibles des lectures différentes. L'exemple des réflexions de John Locke concernant les modifications éditoriales de la Bible est, de même, très intéressant (pp. 86-89). Locke s'inquiète de la mise en chapitres et en versets de la Bible, qui brise l'unité et la cohérence du texte initial et autorise les partis religieux de toute sorte à appuyer leur interprétation et leur légitimité sur des fragments particuliers, comme s'il s'agissait d'aphorismes distincts.

De plus, McKenzie insiste sur l'interaction complexe entre des genres textuels, les formes qu'ils prennent (révélant des stratégies éditoriales autant que des intentions d'auteurs) et leurs lecteurs : « La bibliographie, par sa propre logique et son souci de l'exhaustivité, atteste qu'à l'évidence de nouveaux lecteurs créent des textes nouveaux dont les nouvelles significations dépendent directement de leurs nouvelles formes » (p. 53). Font donc partie intégrante de l'histoire du livre (3) « les intentions d'un auteur quand il a écrit un texte don-

né, celles des imprimeurs et des libraires quand ils ont décidé de la forme de sa publication, les sens différents que ses lecteurs lui ont donnés » (p. 39).

McKenzie n'oublie pas non plus que le contrôle des significations est un enjeu fondamental des luttes politiques ou sociales et un instrument majeur de la domination symbolique. C'est ce qu'il montre dans une précédente étude (rappelée par le préfacier) sur le Traité de Waitangi en Nouvelle-Zélande signé en 1840 par des chefs maoris, qui confère à la Reine d'Angleterre la souveraineté sur leurs territoires. L'analyse du malentendu autour du sens que l'on donne au Traité et à l'acte de signature côté anglais et côté maoris est l'occasion pour McKenzie de faire une véritable analyse sociologique des rapports de domination symbolique et des manières de résister à ces rapports (4).

Mais, quelles que soient les volontés d'imposition de sens, de contrôle des significations (par les commentaires d'autorité ou à travers les formes matérielles que l'on donne aux textes), McKenzie rappelle que les lecteurs ont des « styles de lecture » culturellement déterminés qui leur permettent souvent des appropriations non voulues, non attendues (ni par l'auteur, ni par les éditeurs, ni par les divers commentateurs). Il ne s'agit pas ici de la liberté, sans attache ni racine, du lecteur, mais des effets de sens jamais totalement prévisibles qui sont les produits de l'interaction complexe

(2) Article de W.K. Wimsatt Jr. et M.C. Beardsley, « The intentional fallacy » (*The Sewanee review*, LIV, Summer, 1946, pp. 468-488) qui a eu une forte influence dans le monde de la critique littéraire anglo-saxonne.

(3) D.F. McKenzie est co-directeur de la publication d'une histoire du livre en Grande-Bretagne à paraître aux Cambridge University Press.

(4) D.F. McKenzie, « The sociology of a text : orality, literacy and print in early New Zealand », *The Library*, 6 (6), pp. 333-365. Pour un exemple comparable qui ne s'inscrit pas dans la nouvelle conception bibliographique pratiquée par McKenzie mais dans l'histoire culturelle française, on peut se référer aux travaux de Serge Gruzinski qui a fait l'étude fine des rapports entre formes culturelles occidentales et indigènes dans le Mexique espagnol entre les xvi^e et xviii^e siècles, notamment dans *La colonisation de l'imaginaire* (Paris, Gallimard, 1988).

entre des textes, des manières de les faire circuler, des commentaires sur eux et des manières de les lire.

Le second défi lancé par l'auteur réside donc dans la proposition d'élargir la notion de texte. Il prend l'exemple des cartes topographiques qui, de par leur échelle, les « détails » qu'elles omettent, les couleurs et les noms retenus, etc., constituent « en tant que constructions fondées sur un système de signes conventionnels » des textes arbitraires comme les autres (pp. 71-78 ; cf. l'exemple des photographies pp. 78-80). De manière plus surprenante, mais tout aussi convaincante, il développe aussi l'idée qu'un territoire peut être considéré comme un texte à partir de l'exemple du pays (et de la topographie totémique) des Arunta, tribu aborigène d'Australie : chaque lieu a une légende et inscrit les récits oraux dans un tissu de représentations symboliques (pp. 67-69). Contre ceux, bibliographes traditionnels, qui lui reprocheraient l'extravagance de son analyse, McKenzie répond que « l'idée qu'un bloc de pierre du pays Arunta constitue un texte sujet à l'investigation bibliographique n'est absurde que si l'on songe à ranger de telles pierres sur des rayons de bibliothèque et à les étiqueter. La véritable absurdité, c'est de songer à importer en terre Arunta notre obsession occidentale de la forme livresque, idée indissolublement liée au contexte tout relatif des derniers siècles de l'histoire européenne » (p. 69).

D'une certaine manière, le projet de McKenzie est, dans l'extension de la définition du concept de « texte », très proche du projet sémiologique élaboré dans les années 60 par Roland Barthes. Tout objet social peut être conçu comme un système symbolique. Mais la comparaison s'arrête là. Alors que la sémiologie prônait l'analyse interne des productions culturelles envisagées d'un point de vue formel (et rarement matériel), McKenzie entend historiciser les formes textuelles les plus diverses en reconstituant les contextes pertinents de la

production de sens (production, circulation, réception des textes).

La sociologie des textes que nous propose McKenzie permet de combiner les travaux « techniques » d'érudits, qui s'attachent « au plus petit détail formel du livre », et ceux de l'histoire sociale, de l'histoire culturelle et de l'histoire littéraire, qui construisent de plus vastes objets concernant les contextes sociaux et littéraires d'une époque. Il opère ainsi, dans son domaine propre, le dépassement en acte de perspectives micro et macro, montrant que l'on peut entrer dans le détail le plus fin des réalités textuelles les plus diverses sans perdre de vue des réalités sociales et culturelles d'ensemble.

Bernard Lahire

Université Lumière-Lyon 2

Paicheler (Geneviève). – *L'invention de la psychologie moderne.*

Paris, L'Harmattan, 1992, 350 p., 170 FF.

Comment rendre compte de l'émergence et de l'institutionnalisation d'une profession, celle de psychologue, aux Etats-Unis entre 1880 et les années 1920 ? Cette interrogation constitue le fil conducteur de l'ouvrage de Geneviève Paicheler et donne lieu à une méticuleuse analyse socio-historique de l'institutionnalisation de la psychologie scientifique et de ses pratiques.

Le projet de l'auteur est clair : il s'agit de rompre avec les histoires internes d'une discipline – ici, la psychologie – qui font abstraction des agents et du contexte historique pour ne retenir qu'une succession d'idées et de théories qui s'engendreraient les unes les autres, de façon logique et souvent perçue comme inévitable. De même, dans la psychologie actuelle, l'adaptation, la sélection, la passation de tests et l'utilisation d'instruments de mesure sont devenues tellement courantes que les en-